

## Le tiroir

L'enfant se réveille tôt. Il n'a plus sommeil, il ne tient pas en place, c'est dimanche matin et du travail l'attend. Il sort du lit, pieds nus sur le parquet frais. Les volets métalliques structurent la lumière en minces lignes parallèles. Il les ouvre lentement pour éviter qu'ils ne grincent, ses parents et sa sœur dorment encore. La chambre s'illumine par à-coups.

Hier soir, il a relu tout Astérix et le bouclier arverne juste pour cette page dont il ne se lasse pas, quand les héros entrent dans le bureau d'un industriel, un personnage très secondaire. Sur une table en marbre, une plume d'oie et un modèle réduit de roue à rayons – rien d'autre. La pièce est nue, la table est lisse, le marbre luit, veiné, il doit être glacé sous la paume. Cette image déclenche chez l'enfant quelque chose de physique, elle l'excite et le rassure. Il aspire à cette sobriété qui frôle le vide et sent qu'il ne faut en parler à personne.

Dans la lumière du dimanche matin, toujours sans faire de bruit, il ouvre les tiroirs de son bureau et en dépose le contenu sur le sol de sa chambre. La pile lui arrive à la taille, il entreprend de la réorganiser : d'un côté les choses en papier, dessins en vrac, cahiers d'école, de l'autre le reste, crayons de couleur et stylos-feutres, figurines en plastique, sa collection de pin's. Il évalue les objets un à un et entasse près de la porte ce dont il se débarrasse, comme ce caillou si brillant le jour où il l'a trouvé, une pierre précieuse dont l'éclat s'est terni. Il teste chaque stylo, sans pitié pour les mines fatiguées ou les encres pâlies. Sa collection de pin's, il n'est pas encore prêt à s'en séparer. Il ne peut pas jeter sans distinction mais il veut voir grossir ce tas près de la porte, sentir que sa chambre s'allège et du même coup peut-être quelque chose dans sa poitrine.

Ses affaires dispersées dans le reste de la maison - chaussures dans l'entrée, habits d'hiver à la cave, vélo au garage, ce qui moisit au galetas -, ça ne va pas, il faut rassembler. Avoir sous les yeux l'ensemble de ses possessions pour pouvoir les réduire à l'essentiel.

En attendant que ses parents et sa sœur se réveillent, il poursuit sa tâche ici. Vêtements dans la penderie, jeux dans la commode, cartons qui prennent la poussière sur l'armoire. Sa gorge est serrée pendant toute la durée des opérations.

Je ne sais pas d'où vient cette inquiétude. L'enfant n'a pas connu d'arrachement, cette chambre est la sienne depuis toujours. Mais si cela devait arriver, s'il fallait partir, il veut être prêt. Il range dans le dernier tiroir de son bureau ses biens les plus précieux. Le contenu change de dimanche en dimanche, à l'exception de certains objets indiscutables : un coffret de bois sombre, quelques photographies, ses livres préférés. La nuit où la maison brûlera, lorsque sa mère viendra le chercher et lui dira de sortir, vite, vite, il n'aura qu'à emporter le tiroir avant de quitter la chambre.

L'enfant n'a pas de peine à s'endormir. C'est plus tard qu'il se réveille en sursaut, parce que quelqu'un se tient près de son lit, un adulte qu'il ne connaît pas.

La maison n'est pas isolée, au contraire, elle est au centre du village, pas loin de l'église, mais le soir les gens ferment leurs volets, personne n'a vu progresser sous les lampadaires cet homme en cagoule noire qui a forcé la porte d'entrée. L'enfant reste immobile en écoutant le cambrioleur ne faire presque aucun bruit.

Il finit par allumer sa lampe de chevet. Quand il constate que la chambre est vide, il ne relâche pas sa vigilance, il se penche et vérifie sous le lit. S'il n'y a personne, il pose ses pieds nus sur le parquet frais et court jusqu'à la bibliothèque. Une bande dessinée, n'importe laquelle, pour dissiper le cauchemar.

Dans Boule et Bill, il aime les images de la maison, qui lui rappelle celle où il vit, en mieux rangée. Rien ne traîne jamais sur les meubles et dans les pièces de la maison de Boule et Bill. Si elle brûlait, peu de choses seraient perdues. Dans l'une des histoires, Boule dépose des

objets sur un carré de tissu dont il rassemble ensuite les coins pour les nouer. Cela forme une sorte d'anse dans laquelle l'enfant glisse un bâton. Baluchon à l'épaule, il prend la route, léger, complet. Je ne retrouve plus la page, il y a tellement d'albums. Je n'ai pourtant pas rêvé cette scène. Peut-être se trouve-t-elle ailleurs, dans Petzi par exemple, je vois bien l'ourson en salopette rouge rassembler ses effets de cette manière appliquée.

Avant de se rendormir, l'enfant range le livre au bon endroit dans sa bibliothèque, en respectant la numérotation de la série. Au passage, il jette un œil au dernier tiroir de son bureau. Il n'a pas besoin de l'ouvrir. Rien qu'à le savoir là, il respire mieux.

Soucis, c'est le mot que sa mère emploie. Un soir, dans la salle de bains, elle lui offre un petit classeur à la couverture bleue, décorée d'une girafe et d'un éléphant. À l'intérieur, des pages vierges où il pourra, s'il en a envie, écrire ses soucis. Le classeur se ferme à l'aide d'un cadenas doré, personne ne peut l'ouvrir.

Chaque entrée est datée, l'enfant a sept ans et demi lorsqu'il rédige la première, une seule ligne. Il pose le stylo, cadenas le classeur et le range avec les autres choses essentielles dans le dernier tiroir. Puis il cache la clé, j'ai oublié où.

C'est l'automne. L'enfant est en camping avec sa sœur et ses parents. Au quotidien, le bus est le véhicule de travail du père. Pendant les vacances, garé sur une parcelle, il se déploie. Le toit en se soulevant fabrique une chambre, les sièges avant pivotent pour créer un salon, les sièges arrière se baissent et deviennent un second lit. Du côté de la porte coulissante, une marquise, soutenue par deux minces piliers en aluminium, abrite une terrasse où tient sans peine une famille de quatre personnes. Le campement se prolonge plus loin : un câble électrique qui relie le bus au secteur, le parasol fiché dans la terre. Tendue entre deux arbres, la corde à linge où sèchent les maillots de bain. C'est comme cette scène de Mary Poppins que l'enfant regarde en boucle, quand la sévère gouvernante sort de son sac de voyage fleuri

- une patère pour son chapeau
- un grand miroir
- une plante verte
- une lampe allumée
- une paire d'escarpins lavande
- un autre miroir, mais de poche
- des vêtements
- un mètre ruban

Pendant quelques jours, la famille vit sur cette parcelle dont l'enfant fait méticuleusement le tour. Il s'assure que rien ne se perd, ramasse les pincettes tombées dans l'herbe, replie et rapproche du bus les chaises longues éparpillées. Quand vient l'heure de s'en aller, le toit est abaissé, la marquise enroulée, le coffre et les portières claquées. De camping en camping, l'enfant assiste émerveillé à ce mouvement vers l'intérieur, l'espace qui se rétracte, le territoire ramené aux limites physiques du bus, une tortue sous sa carapace. Ce qu'il éprouve au moment du départ ressemble à du soulagement, comme s'il l'avait échappé belle. La famille redevient mobile, complète et légère.

La maison n'a pas brûlé. À un moment donné, il a tout de même fallu, quoique sans urgence, quitter la chambre, la fraîcheur du parquet sous les pieds nus et le bruit des volets métalliques. Je sais que c'est arrivé, je ne m'en souviens pas. J'ai peur de ma mémoire. Il me semble parfois que si je me retourne, il n'y aura derrière moi qu'un gouffre sans lumière, et cette pensée me terrifie comme peu d'autres. L'enfant n'aurait pas hésité une seconde au moment d'attribuer à Boule ou à Petzi la scène du baluchon. C'est un miracle si subsiste en moi un peu de ces dimanches matin, ces nuits d'angoisse, ces journées de vacances.

Le bus a été vendu au moment où le magasin familial s'est mis à péricliter. J'ignore ce qui est advenu du bureau. Le contenu du dernier tiroir n'a pas cessé de se recomposer. Il faudrait relire un jour le petit classeur bleu. En retrouvant la page que je cherchais dans Astérix et le

bouclier arverne, je réalise que la chute à l'époque ne me choquait pas, quand la table si lisse de l'industriel blanc dévoile une porte dérobée d'où sort un esclave noir. Quant à la scène où Mary Poppins extrait les objets de son sac fleuri, elle est disponible en ligne. Je la connaissais en français, je découvre que dans la version anglaise elle cite Keats en dégainant la plante verte : *A thing of beauty is a joy for ever.*

Je ne peux pas parler à sa place mais cet enfant, lui, me parle encore. Il me chuchote sa hantise de perdre et l'obsession de l'allègement qui en découle. Je lui dois cette conscience précoce que tout peut flamber en une nuit et qu'il vaut mieux, dès lors, savoir ce qu'on a en stock et garder peu de choses, mais pour toujours. Je me promets de m'y mettre, un après-midi de grisaille. Ouvrir mes armoires, mes cartons, mes carnets, faire une grande pile et trier, jeter et classer, obéir à l'enfant.